

« L'Allemagne doit mourir pour que nous puissions vivre »

Alexander Neumann



Aux âges farouches on était poli © Newton Coracina

BERLIN

Que se passe-t-il au pays d'Angela Merkel, la Chancelière allemande en apparence éternelle, objet de tous les fantasmes dont Jean-Luc Mélenchon se fait le porte parole le plus flamboyant en France à travers un pamphlet vendeur¹, alors que des mouvances racistes et nationalistes paradent à l'Est de Berlin ? Au moment de la chute du mur de Berlin, un morceau punk fit fureur parmi les jeunes qui n'avaient cure de la nouvelle nation : *L'Allemagne doit mourir pour que nous puissions vivre* (*Deutschland muss sterben, damit wir leben können*). Une réplique dialectique aux dernières paroles que prononça le régime nazi, agonisant, qui voulait encore envoyer au front et à la mort les plus jeunes en 1945, sur le thème « Nous devons mourir pour que l'Allemagne puisse vivre ».

Aujourd'hui, ce morceau est repris sur scène par le même groupe, Slime, et par de nombreux artistes plus jeunes, issus du Rap, du Hip Hop ou du Oy² ! Pareille ligne de résistance antifasciste, désormais acquise, tient encore bon face aux percées électorales de l'extrême-droite, face aux assauts dirigés contre des foyers d'asile, face aux pressions néonazies qui s'exercent sur des maires, des militants,

1. J.L. Mélenchon, *Le Hareng de Bismarck*, Paris, Plon, 2016.

2. Sur youtube se trouvent environ 7 000 résultats pour les reprises et versions live, et 1,2 million de vues pour la version studio. <https://www.youtube.com/watch?v=ID41stARK0w>

des curés humanistes. À présent, les figures fascistes de l'Allemagne unifiée accèdent à la caricature que les comédies françaises les plus brillantes ont su mettre en scène au cinéma, à travers *La grande vadrouille* et *Papy fait de la résistance*. Lutz Bachmann, le porte-parole du mouvement raciste Pegida, né à Dresde, retrouve sa photo dans le quotidien à grand tirage *Bild*, où il s'expose déguisé en Adolf Hitler, attifé de la célèbre petite moustache. Jacques Villeret, sors de ce corps ! Début 2016, Birgit von Storch, une dirigeante du parti d'extrême droite AFD³ publie un message sur les réseaux sociaux pour conseiller à la police des frontières de tirer sur tous les réfugiés qui tentent de franchir la ligne de démarcation, enfants compris, mais explique ensuite que sa main aurait glissé au moment du post, involontaire. Souvenons-nous que les criminels contre l'humanité jugés à Nuremberg, Francfort-sur-le-Main ou Jérusalem ne s'estimaient jamais responsables de leurs actes, et que ce furent tous des menteurs. Frauke Petry, une autre grande dirigeante du parti, amie des Le Pen, se proclame *völkisch*, un néologisme créé à l'origine par la propagande nazie, afin de fantasmer sur un peuple aryen purgé de ses différences, destiné à exclure puis éliminer les communistes, anarchistes, socialistes, syndicalistes, homosexuels, Roms, juifs, immigrés, intellectuels cosmopolites, artistes originaux, handicapés physiques ou mentaux, les prostituées, bohémiens, punks.

L'identité nationale, discours commun de tous les contre-révolutionnaires, doit périr pour que nous puissions respirer et dialoguer. L'Allemagne doit mourir ; cela ne doit pas être mal compris par nos collègues souverainistes, plongés dans le regard de Marianne, qui rêvent de faire périr cette société allemande qui ose accueillir plus d'un million de réfugiés, qui délaisse la puissance nucléaire militaire et civile d'un seul coup, qui laisse le pouvoir aux régions, aux conventions collectives et en partie au syndicalisme uni. La constitution allemande ne permet plus aucune instauration d'un état d'urgence ou d'exception, où les libertés seraient suspendues, mais prévoit le droit constitutionnel à la résistance. Pourtant, ce ne sont pas ces références qui prédominent dans l'imaginaire, qui est marqué par des expériences guerrières, impériales, les Nazis d'hier et les fascistes qui parquent aujourd'hui, et par l'austérité autoritaire, imposée à toute l'Europe. Le pouvoir économique, capitaliste, et politique, institutionnel, inquiète et fascine en même temps.

L'image allemande est l'objet d'un rapport d'attraction-répulsion en France. Amour de Claudia Schiffer, haine d'Angela Merkel. Ou

vice-versa selon les publics, tendances et inclinations vers des stéréotypes sexistes et autoritaires. Fascination des pneus crissant de Michael Schumacher en formule 1, en route pour son autodestruction, mais folle colère contre Toni Schumacher, le gardien de foot connu pour son coup de genou en 1982. Saveur des paysages bucoliques de la Forêt-Noire ou de la bière blanche, horreur du verbe guttural des Bavarois ou des Saxons. Passion de la nuit berlinoise, tristesse de la vie quotidienne jugée froide. Tendresse pour ce Dany le Rouge de Mai 68 (« Nous sommes tous des Juifs allemands »), nausée du Cohn-Bendit soutien de Macron, malgré un anticommunisme et une verve constants. À droite, identification aux penseurs de la révolution conservatrice d'avant-guerre et aux militants nazis avérés que furent Martin Heidegger, Carl Schmitt et Ernst Jünger, mais grande crainte des internationalistes, de Rosa Luxembourg à Theodor W. Adorno. À gauche, idéalisation du mouvement ouvrier historique depuis Karl Marx, mais indifférence envers ses héritiers politiques ou intellectuels, peu traduits, peu écoutés. Mitterrand connaissait mieux René Bousquet que les classiques du marxisme, François Hollande cite exclusivement Jürgen Habermas, le seul philosophe qu'il mobilise dans ses livres de campagne électorale, un social-démocrate en vue, sans s'y intéresser vraiment⁴.

VIENNE, PARIS, MARSEILLE

L'histoire croisée de la France et de l'Allemagne ne s'exprime plus tellement dans le marxisme doctrinaire. Elle écrit ses plus belles pages à travers des essais littéraires, ceux qui nous initient à la compréhension mutuelle des cultures. Leurs auteurs fuient les représentations spectaculaires, les images abstraites et les clichés du pays de Goethe et de Goebbels, afin d'entrer dans le vif du sujet, qui consiste à partir du sujet, des sujets agissants. Je parle du livre *De l'Allemagne* d'Henri Heine, du livre des passages de Walter Benjamin, *Transit* d'Anna Seghers, d'André Gorz, de tous les exilés atterrés à Paris et Marseille. Alexander Kluge aborde l'affaire à sa manière, dans le film *Marianne et Germania*, mais se montre finalement assez content d'être resté chez lui, à la maison, il lui manque ainsi un aiguillon critique. Son collage cinématographique qui confronte les dispositifs militaires allemands de la seconde guerre au système urbain haussmannien, propre à faire tirer les canons sur la foule parisienne, est saisissant mais peu explicite. Il ignore le potentiel

3. AFD : *Alternative für Deutschland* (Une alternative pour l'Allemagne), 4,7 % aux législatives, crédité d'environ 10 % dans les sondages en mars 2017.

4. F. Hollande, *Changer de destin*, Paris, Robert Laffont, 2012.

utopique du Paris urbain, sa capacité révolutionnaire, mis en lumière par Benjamin dans *Paris, capitale du XIX^e siècle*, repris par Mc Laren dans un film-collage fièrement intitulé *Paris, capitale du XXI^e siècle*⁵. Anna Seghers écrit l'histoire d'un réfugié de guerre allemand, ordinaire, échoué à Marseille, où il tombe fortuitement sur un manuscrit abandonné qui lui fait découvrir sa langue maternelle loin des bruits furieux des nazis, une langue qui devient alors « douce comme le miel »⁶. Virginie Despentes, la Lorraine frontalière s'approche de la question du croisement franco-allemand, lorsqu'elle écrit un passage qu'elle appelle « Coucher avec l'ennemi »⁷. Il s'agit des relations de pouvoir entre les deux sexes, mais j'y vois une invitation à penser le rapport d'amour-haine entre deux sociétés. Les femmes qui couchent avec l'ennemi, l'occupant, par amour, se sont fait tondre dans la rue, par haine.

Dans *Le Traître*, Gorz a fait comprendre à des générations de lecteurs comment agit la fascination de la puissance allemande en relation avec la France, alors que la vie de Gorz s'est déroulée entre les deux espaces culturels, *Le Traître* en est la trace autobiographique, psychanalytique et historique⁸. « Je voulais être Nazi » écrit Gorz sur le jeune Gorz qui voulait alors entrer aux Jeunesses hitlériennes, à Vienne, en vain, lorsqu'il s'appelait encore Gerhard Horst, un nom juif qui lui vient de son père, assimilé à la société bourgeoise et républicaine de l'Autriche. Il haïssait son père, il voulait tuer son père, il voulait être nazi. Le Bachmann de Pegida, le Engelmann du FN, que veulent-ils ? À l'époque viennoise de Horst, alors très impressionné par l'existentialisme, le philosophe Heidegger fut membre du parti nazi. Plus tard, Heidegger va s'opposer à l'humanisme existentialiste de Sartre, le préfacier du livre *Le Traître*. Gorz y relate précisément comment il a découvert Marx, puis Sartre, et la France qu'il associe alors à l'humanité, aux droits de l'Homme. Paradoxalement, le pays des droits de l'Homme est proche de la figure maternelle à ses yeux, alors que le pays autoritaire, le Reich dirigé par Hitler, né en Autriche tout comme Gorz, est lié au père, à l'homme. Le garçon Gerhard devient l'homme Gorz, et au cours de son texte il passe d'un récit où il se désigne sous la forme de la troisième personne, « il », au « nous » collectif, et enfin au « je », au sujet. La fixation identitaire de la plupart des essais qui se vendent beaucoup en ce moment, à Paris, bloque l'accès à cette compréhension de Gorz qui nous montre l'Autre en nous. Le débat médiatique reste polarisé par l'identité heureuse, malheureuse, nationale ou

postcoloniale. Faut-il craindre une France musulmane, faut-il bombarder Mollenbeek, faut-il fusiller Sartre ? Sartre, le préfacier de Gorz et de Fanon, *nota bene*. De la prose en forme d'écume des jours, révélatrice d'une vraie houle de passions tristes qui s'est levée avec la crise mondiale, mais qui se montre sans la moindre consistance conceptuelle au toucher.

DRESDE, WEIMAR

Le discours de l'extrême-droite allemande, toujours minoritaire et sectaire, malgré ses premiers succès, consiste à parler au nom du peuple, « Nous sommes le peuple ! », leur slogan résonne dans les rues de Dresde et d'ailleurs : « *Wir sind das Volk !* ». Un peuple à la disposition des chefs en tant que masse. En France aussi, les fascistes se revendiquent du peuple, « au nom du peuple ». Voilà le fantasme de puissance d'une France sans immigrés ni syndicats ni contestataires, fière de son identité nationale purement imaginaire, fruit d'une sainte alliance entre les intellectuels néo-réactionnaires et l'adhésion populaire disparate, Zemmour et le PMU, Finkielkraut et TF1, Soral et la banlieue, les bourgeois de l'Algérie française enkystés en PACA et les prolos de la Lorraine déshéritée, la famille fortunée des Le Pen au siège de Montretout et les ouvriers dépités de Hayange, les chefs et la masse. Les chefs n'aiment pas le peuple agissant, en grève, dans la rue, dans l'action, en débat, ils méprisent ce peuple, ils le haïssent comme Hitler haïssait hier, le prolétariat. Ils haïssent tout le monde parce qu'ils se haïssent eux-mêmes. Les gens du peuple qui ne se reconnaissent pas dans le peuple, mais qui se haïssent eux-mêmes comme ils haïssent les autres, l'Autre et l'étranger, se reconnaissent dans ces chefs qui n'aiment personne. Reich l'avait bien saisi, à l'improviste presque, dans *La psychologie de masse du fascisme*. Adorno et allii l'ont vérifié et examiné sous tous les angles pendant la seconde guerre mondiale, dans l'après-guerre, recherches confirmées plusieurs fois ces dernières années encore⁹, sans que ces résultats perturbent fortement le débat français.

La peur de l'islamisation, dans une ville comme Dresde qui compte moins de 1 % d'immigrés, dont quelques immigrés turcs de longue date, la plupart laïcs, est fantasmée, à la manière des personnes qui portent haut le FN dans des villages alsaciens et qui ne connaissent pas d'étranger. Les intellectuels proches de l'AFD parlent à une « populace » qui ne veut pas être le prolétariat et qui

5. Greil Marcus, « La vente du siècle. Paris, capitale du XXI^e siècle de Malcom McLaren », <http://variations.revues.org/172>
6. A. Seghers, *Transit*, Paris, Autrement, 2001.
7. V. Despentes, *King Kong Theorie*, Paris, Grasset, 2006.
8. A. Gorz, *Le Traître* [1957], édition augmentée, Paris, Gallimard, 2005.

9. <https://www.cairn.info/revue-mouvements-2008-3-page-155.htm>

s'écrie « Nous sommes le peuple ! ». Lorsque l'extrême-droite contemporaine se réclame du peuple, à partir de manifestations de rue ponctuelles qui réunissent essentiellement des jeunes hommes blancs peu éduqués et très précaires, elle signale qu'elle veut prendre le pouvoir sans partage, sans en être capable pour autant. Leurs chefs et orateurs doivent savoir qui a inventé la ruse : les nazis historiques, bien entendu. Carl Schmitt, le juriste en chef et théoricien du droit nazi sous Hitler, l'a signalé dans son livre raciste *État, mouvement, peuple* (1933), dirigé contre la république de Weimar : « Lorsque Hitler dit : Tout pouvoir émane du peuple, cela est fondamentalement autre chose que l'utilisation qu'en fait la constitution libérale-démocrate de Weimar¹⁰ ». En effet, la constitution républicaine postule que tout pouvoir émane du peuple politique, du demos. Lorsque Hitler dit : Tout pouvoir émane du peuple, cela signifie qu'il l'incarne, en tant que chef qui ne tolère aucune contestation. Carl Schmitt est aussi le théoricien de l'état d'exception comme suspension de l'État de droit, théorisé à partir de la nécessaire dictature sous la Rome antique¹¹. C'est un sujet d'actualité en France, puisque la prolongation de l'état d'urgence se fait sur une base légale qui peut assurer, demain, le fondement d'un gouvernement durablement autoritaire. La loi est issue de la Guerre d'Algérie sans que le texte ne la nomme, et son inspiration par une tradition coloniale-impériale est un fait historique. En Allemagne, Hitler a reçu le pouvoir en 1933 sur la base de l'article 48 de la constitution républicaine de 1919 qui prévoyait alors l'état d'exception. Le juriste Schmitt avait bien saisi cette faille démocratique. L'article 48 fut définitivement aboli après la guerre, alors que Schmitt fut répudié et interdit d'exercer son métier. Le même Schmitt a encore avancé une conception politique fondée sur l'opposition violente entre amis et ennemis, ceux-ci devenant rapidement les ennemis du peuple à éliminer.

Chantal Mouffe, que personne ne va accuser de soutenir des partis antidémocratiques, a néanmoins précisé que son idée d'un populisme de gauche se réfère bien à Schmitt et à sa conception du clivage ami-ennemi, actualisé sous la forme du schéma peuple-élite. En dehors des polémiques partisans, cette conception reste fondamentalement problématique et discutable. S'il est vrai que la démocratie ne doit pas se limiter à la recherche d'un consensus, mais vit du dissensus, comme Mouffe le rappelle très bien¹², alors cette conception se heurte à la vision fondamentalement anti-

démocratique de Schmitt, qui n'accepte pas le conflit, mais cherche au contraire à exclure la différence de l'homogénéité nationale, avant et après son engagement nazi. Elle se sent ainsi obligée de préciser qu'elle défend un populisme « de gauche », pour réintroduire très explicitement le clivage démocratique et historique droite/gauche qu'elle voudrait effacer en théorie. À l'opposé, l'idéologue d'extrême-droite Patrick Buisson prétend épouser, en titre d'un pamphlet, *La cause du peuple*, dans une tentative pathétique de détourner le nom d'un journal maoïste dont Jean-Paul Sartre fut le directeur de publication en 1970-71. Ce dissensus rappelle un clivage politique tranchant. Il me semble salutaire que cette discussion se mène à présent au sein de la gauche française¹³. Comme Schmitt est le personnage clé du combat antidémocratique de la révolution conservatrice de l'entre-deux-guerres, j'y vois un autre aspect des histoires croisées entre la France et l'Allemagne.

BERLIN DANS PARIS

Les images les plus répandues de l'Allemagne, inquiétante, troublante et puissante, nous renseignent peut être davantage sur la constitution de la psychologie de masse française que sur l'état de la société allemande elle-même. L'Allemagne est cet Autre qui est susceptible de montrer un visage de la France que la France ne saurait voir, à la manière d'un miroir magique des Frères Grimm. Qui est la plus belle en ce royaume ? Vous, la reine, mais Blanche-Neige est mille fois plus belle encore... Ainsi, le président Hollande, incarnation de la république, se présente cent fois devant sa glace, devant des journalistes, des femmes qui l'ont admiré un temps, les électeurs toujours plus mécontents, mais jamais la réponse attendue ne vient, il n'est pas le plus beau. Celui qui se plonge dans son propre regard menace de se perdre. En comparaison, Mme Merkel, incarnation de la raideur protestante et capitaliste du Nord, fille de pasteur, semble bien plus constante dans ses travers et qualités, malgré des adaptations opportunistes aux situations fluctuantes – un accident nucléaire, l'afflux migratoire, une grève dure – ce qui rend ses autocritiques télévisuelles plus convaincantes. L'hégémonie culturelle et politique dont parle Gramsci, c'est elle jusqu'à présent, jusqu'à l'effondrement éventuel de l'édifice européen. En tant qu'ancienne cadre des jeunesses du RDA, où elle tint un temps le rôle de dirigeante du secteur marxiste-léniniste, Merkel ne mécon-

10. C. Schmitt, *État, mouvement, peuple*, Paris, Kimé, 1997, p. 21.

Voir David Cumin, *Carl Schmitt. Biographie politique et intellectuelle*, Paris, Cerf, 2007.

11. A. Neumann, « Droit à la liberté ou critique de la violence-puissance ?

L'enjeu du droit constitutionnel chez Jürgen Habermas, Axel Honneth et Walter Benjamin », *Cahiers de méthodologie juridique*, n° 29, Presses universitaires d'Aix-Marseille, 2016, p. 2047-2066.

12. C. Mouffe, *Agonistique*, Paris, ENSBA, 2014.

13. Voir la contribution critique de R. Martelli : <http://www.regards.fr/web/article/penser-le-populisme>

naît sans doute en rien la vision de Gramsci. Cela explique le mystère de sa popularité et de sa longévité politique en Allemagne, qui contraste spectaculairement avec l'image négative qu'elle suscite en Europe du Sud. Il est compréhensible que la photo de la même Merkel ait été décorée d'une moustache hitlérienne et assortie de croix gammées dans des manifestations de la gauche grecque lorsque Varoufakis tenta de renégocier les crédits européens, en 2015, puisque le gouvernement allemand a imposé ses conditions sans respecter le vote démocratique de la société grecque. En revanche, Merkel sait se montrer rassurante, attirante et fédératrice au sein de l'espace public allemand. Une photo, de l'époque est-allemande du RDA, exhumé par un biographe, la montre en tant que plagiste nudiste, photo qui contraste singulièrement avec la Merkel-Hitler ou la Merkel-Bismarck. Les deux images, la jeune Merkel décontractée, émancipée, et la Merkel autoritaire, fouettarde, résumant assez bien le rapport d'attraction-répulsion qui se joue dans l'opinion publique française.



Angela Merkel, responsable des jeunes FDJ en RDA, entourée de ses camarades sur la Baltique, années 1970.

[Droits réservés, source : <https://naturalian.wordpress.com>]

L'Allemagne, en tant que rapport de domination institutionnel ou idéologique, doit périr pour que nous puissions vivre, et la France des Gaulois et du Français De Gaulle aussi. L'idée des ancêtres gaulois est une invention idéologique de la Troisième Répu-

blique coloniale qui a voulu se doter d'un discours unificateur, et la république gaulliste le produit politique du désastre de la Guerre d'Algérie. La critique de l'impérialisme allemand, au nom des traditions souveraines françaises, cache sans doute une histoire impériale refoulée. Le rejet, justifié, de la puissance capitaliste de l'État allemand, symbolisée par le nom Merkel, trahit une part de sentiment d'impuissance, de rage contre cette puissance française défunte. Puissance étatique de l'état d'exception qui n'a jamais été la puissance d'action des « prolos et intellos » de gauche, en Mai 68 ou au printemps 2016.



Pochoir dans une rue de Sarrebruck
[photographie Leila Sagradini, droits réservés]

Le même renversement des imaginaires qui se manifeste en politique peut se jouer dans la représentation publicitaire. Les marques de voiture allemandes, Mercedes, Volkswagen ou Opel (filiale de General Motors) jouent sur une image de qualité absolue, qu'incarne par exemple une Claudia Schiffer en apparence sans défaut qui dit de ce type de voiture : « C'est une Allemande ! ». Le scandale VW qui a touché d'autres constructeurs allemands, a rappelé qu'il s'agit d'entreprises capitalistes qui se soucient peu de la qualité de construction ou de vie en dehors de leur marketing et des marges de profit, mais de nombreuses prises de position médiatiques en France ont consisté à fustiger d'abord les « pollueurs » ou

« tricheurs » allemands. La faute à l'Autre. Naturellement, les mêmes pratiques de minorisation des émissions polluantes ont été détectées ensuite chez des constructeurs français, pendant que l'État français continue à sponsoriser les moteurs diesel les plus polluants. « Hypocrite, enlève d'abord la poutre de ton œil¹⁴ ». Lorsque j'écris pour des revues allemandes, j'applique bien entendu cette approche à la gauche germanophone. Il y a quelques années encore, le PCF collait des affiches en défense de Renault ou revendiquait le « produisons français », thématique qu'un Arnaud Montebourg a repris sous la forme du *Made in France*. Faut-il s'étonner que la partie corporatiste et souverainiste de la social-démocratie allemande ait appliqué la même recette avec succès chez Volkswagen ?

Que se passe-t-il exactement dans l'idée d'être trompé par VW, ou dans le sentiment de trahison par un Hollande qui a suivi la feuille de route de Merkel ? Le peuple de gauche se sentirait aujourd'hui abandonné, orphelin, trahi même et très frustré.



Claudia Schiffer,
égérie de la marque
de voiture Opel,
en 2015.

[Droits réservés.]

Pourtant, à regarder de près, François Hollande, cet « énorme légume chatoyant¹⁵ », n'est pas vraiment un traître, et son ministre Macron ne l'a pas trahi non plus, car tous deux ont affiché publiquement et par écrit leurs vraies intentions bien avant de passer à l'acte, lorsque le moment fut propice. Les promesses n'engagent que ceux qui les croient, les mensonges ont de l'effet sur celles et ceux qui y trouvent du réconfort. Malgré quelques envolées sur la finance et l'argent sur le tarmac du Bourget, leur programme était clair depuis le départ, inscrire l'État et l'économie française dans le

jeu concurrentiel de la mondialisation capitaliste, en négociant une place dans le jeu de forces européen, dominé par l'Allemagne. Suivre l'hégémonie politique du gouvernement et du patronat allemand, en influant sur les marges, est la feuille de route factuelle depuis longtemps. Cette domination s'est affirmée dès le tournant de la rigueur de François Mitterrand, elle fut confirmée par l'instauration de l'Euro. Hollande, défenseur frontal du « Oui » à la constitution européenne, proposée par les anciens présidents de droite J. Chirac et V. Giscard d'Estaing en 2005, est égal à lui-même. Pierre Bourdieu avait bien désigné le couple Royal – Hollande comme l'archétype de la bourgeoisie dirigeante et réactionnaire qui ne porte le discours de gauche que par opportunité.¹⁶ Ce dispositif fut flanqué par le PS en la personne de Dominique Strauss-Kahn au FMI et de Pascal Lamy à l'OMC, sans parler de J.-C. Trichet à la BCE. À peine renversé le projet de constitution européen, de facture néolibérale et monétariste, la majorité absolue des citoyens a voté pour un sauveur en la personne de Nicolas Sarkozy qui n'a jamais promis de mettre en question l'hégémonie du capital, puis pour François Hollande qui fut le remplaçant de Strauss-Kahn.

Autrement dit, le rejet populaire des élites dirigeantes qu'ont éprouvé Hollande, Sarkozy et d'autres, doit paraître suspect, car il ne témoigne d'aucune prise de distance critique ou autonome de la plupart des courants de gauche, mais indique un simple renversement mécanique du rapport à l'autorité. Hier idéalisé comme porteur d'espoir inconsidéré, aujourd'hui diabolisé comme traître.

Le rejet passionnel des boches, pardon, je veux dire du gouvernement allemand de droite sous la Chancelière Merkel, me semble aussi suspect. Tout se passe comme si les impuissances vécues se condensaient dans l'identification d'une Autre qui livre le prétexte d'une attitude de rejet, au lieu de passer à une critique des limites de la gauche francophone. La colère, le sentiment d'abandon et de trahison par Hollande, qui traduit un manque d'autonomie et d'imagination de la gauche, se décharge sur la figure tutélaire de Merkel, à la manière d'un défouloir.

Il est plus aisé de convoquer l'imaginaire du barbare germanique, qui est à l'origine une invention de propagande impériale de Jules César, ou celui du nazi menaçant, que de reconnaître l'implication du président Mitterrand dans l'État de Vichy, État dont les crimes de collaboration ne furent reconnus que par Jacques Chirac en 1995, complétés par les regrets publics d'avoir interné les Roms et d'autres

14. Mathieu, 5.7 dans La Bible.

15. L'expression provient de Denis Berger, « La gauche de marché », *Variations*, n° 3, Syllepse, 2003.

16. Pierre Bourdieu in: *Gauche / Droite*, <https://www.youtube.com/watch?v=Sj3r48hMnw0>

communautés tziganes dans des camps de concentration français, sans ordre de l'occupant, prononcés par François Hollande en 2016. La guerre d'Algérie et son tortionnaire Le Pen ont toujours du mal à être lus dans la foulée de ce récit national. Dans le refus de toute « repentance », porté par la droite néoconservatrice se joue une part de psychologie de masse qui empêche le dépassement du discours de l'identité nationale.

En décalage avec lui-même, Mélenchon nous encourage à notre surprise à lire *La psychologie de masse du fascisme* de Wilhelm Reich, dans un entretien peu remarqué¹⁷. Que nous dit cet auteur, qui, par le biais d'Erich Fromm, a inspiré les enquêtes de l'École de Francfort sur le rapport à l'autorité et aux chefs ? Dans la partie intitulée « Chef et masse », il écrit qu'un chef ne parviendra à faire l'histoire qu'à la seule condition que sa personnalité, son caractère trouve une résonance directe parmi les masses qui se composent de caractères individuels qui se ressemblent et se rassemblent. Reich souligne lui-même cette phrase. De nombreuses personnes en quête d'une réponse autoritaire se reconnaissent et se retrouvent dans la posture de chef de la fasciste Marine Le Pen. Angela Merkel a su incarner une posture de chef, à la fois maternante et paternaliste, qui assure la sécurité, la paix et le bien-être, aux yeux de la grande majorité des classes moyennes et de la ruralité établie, en quête d'une figure stable au milieu de la crise économique longue qui a débuté en 2007. La question est de savoir qui le tribun Jean-Luc Mélenchon voudrait incarner, au delà de la gauche historique ? Hollande est-il puni pour avoir proposé la déchéance de la nationalité ou bien pour son manque de constance dans le discours autoritaire, puisqu'il dit tout et son contraire ? Est-il souhaitable que le représentant des impasses de l'État français soit puni, puisque la punition répète encore un mode autoritaire, pré-démocratique ? Ne serait-ce pas préférable d'imaginer le dépérissement de l'État grâce à l'autonomie des sujets qui le composent ? L'enjeu serait d'instituer le pouvoir démocratique, à la manière de la révolution des conseils de 18, et non plus de le constituer à partir du sommet de l'État. Les questions soulevées par les intellectuels germanophones, Marx, Reich, Adorno et bien d'autres continuent de solliciter la société française, à la hanter quand elle ne trouve pas de réponses, à la travailler en profondeur.

17. « Face aux chrétiens », RCF, 6/3/2015. Il est possible que cette référence à Reich provienne de son traducteur Boris Fraenkel, expulsé pour cette raison du parti trotskyste OCI, et qui a influencé des militants de ce parti devenus dirigeants du PS tels que Jospin et Mélenchon ; voir Edwy Plenel, *Secrets de jeunesse*, Paris, Stock, 2003.

LE MONDE LIBRE

Sur un plan intellectuel, il est troublant de voir comment l'espace public francophone mobilise des auteurs issus de la révolution conservatrice allemande (1920-1933) ou de son héritage contemporain, avant de combattre les mouvements d'extrême-droite que ces mêmes auteurs inspirent. En dehors des influences qu'exercent, sur des franges de la gauche française, des auteurs comme Alain de Benoist, récepteur zélé d'Heidegger et de Schmitt, et le national-socialiste auto-déclaré Alain Soral, ancien co-rédacteur programmatique du FN, visions relayées par Patrick Buisson à l'Élysée et via la chaîne de télévision Histoire, il y a des correspondances plus curieuses. En 1999, le journal *Le Monde* a d'abord assuré la diffusion en masse d'un pamphlet du professeur en sciences de la communication Peter Sloterdijk, *Règles pour un parc humain*, qui y spéculait sur la sélection sociale et l'eugénisme, entre autres choses, et dont le sous-titre affiche un hommage à Martin Heidegger (*Ein Antwortschreiben auf Heideggers Brief über den Humanismus*) qui répète encore les attaques du philosophe allemand contre Sartre¹⁸. Aujourd'hui, l'antisémitisme constant d'Heidegger, qui éclaire sous un jour particulier son anti-humanisme idéologique, ne souffre d'aucun doute et constitue l'état de l'art, ses propres *Cahiers noirs* sont venus dissiper le moindre doute, comme le directeur éditorial de ces publications posthumes le souligne¹⁹. Le même journal s'offusque en octobre 2016 de l'influence raciste du mouvement Pegida et de son bras politique dont Sloterdijk semble se rapprocher en défendant la suppression de toute allocation sociale et de toute redistribution des richesses au motif que les pauvres voleraient les riches par l'impôt. Très récemment, cet auteur a repris le leitmotiv des « médias menteurs », jadis utilisé par Goebbels contre la presse de Weimar, la prétendue *Lügenpresse*, en déplaçant légèrement le terme : *Lügenäther* (l'éther du mensonge)²⁰. Pour conclure, le philosophe heideggerien dénonce l'invasion de l'Allemagne par les réfugiés et demande le rétablissement des frontières nationales. Tout se passe comme si Sloterdijk cherchait à envoyer des signaux en direction d'un public qui sympathise avec la nouvelle droite, par ses provocations verbales qui ont repris à trois reprises de telles thématiques historiquement connotées.

Un autre exemple concerne la social-démocratie ; les écrits de Wolfgang Streeck, professeur de sociologie qui fut l'un des théoriciens

18. P. Sloterdijk, *Règles pour un parc humain*, Paris, Mille et une nuits, 2000.

19. M. Heidegger, *Schwarze Hefte*, 4 vol. (1931-48), Francfort, Klostermann, 2014-2015 ; voir le n° 811 de la revue *Critique*, Paris, Minuit, 2014 (édités par P. Trawny). Voir P. Trawny, *Was ist Deutsch ?*, Berlin, 2016. Voir aussi A. Neumann, « Le grondement wagnérien de la révolution conservatrice » in : *Après Habermas*, éditions Delga, Paris, 2015.

20. Voir les articles de presse de P. Sloterdijk : « Die Revolution der gebenden Hand », *FAZ*, 13/6/2009 ; et « Es gibt keine moralische Pflicht zur Selbsterstörung », *Cicero*, 1/2016.

des lois Hartz de 2004 qui avaient signé le divorce entre le prolétariat et la social-démocratie. La déclinaison française de cette législation est la loi travail (El Khomri) de 2016 qui a provoqué un mouvement de contestation puissant et légitime. Streeck a soutenu le gouvernement Schröder, en tant qu'expert officiel, dans le sens du développement d'un corporatisme concurrentiel²¹, avant de reformuler sa conception, au vu des contestations dont cette ligne a fait l'objet ces dernières années. De nombreux universitaires français, de sensibilité anarchiste, catholique de gauche ou marxiste m'ont confié leur grand intérêt pour son livre *Du temps acheté* qui exprime une vision national-keynésienne destinée à améliorer la position comparative des salariés allemands en accord avec l'État-nation fédéral²², face au reste de l'Union européenne et au marché mondial, là où Keynes déployait une vision mondiale. Autrement dit, une partie de la gauche française applaudit le repli souverainiste de ce versant de la social-démocratie allemande, happé par le corporatisme concurrentiel, qui ne peut qu'affaiblir la position du reste de l'Europe et de la gauche internationale. Les lois Hartz n'ont pas créé le plein emploi promis, mais précarisé les salariés les moins qualifiés, et baissé les salaires d'un quart. Grâce à cette politique du moins-disant social, qui accompagne des exportations record, le chômage de masse se situe à un niveau bas²³. Cela constitue au moins la preuve factuelle qu'il n'existe aucun rapport mécanique entre immigration et chômage, car la population a dépassé 82 millions au 1^{er} janvier 2016 grâce à 1,1 million d'immigrés en 2015.

Ce que l'extrême-droite ne parvient pas encore à contrer en Allemagne, en raison de sa faiblesse relative, le mouvement contre-révolutionnaire français est peut être en train de le mettre à terre, la conception cosmopolitique héritée de la révolution française. Personne d'autre que le nazi militant Carl Schmitt n'a souligné avec autant de clarté le rapport entre le socialisme historique et ce mouvement démocratique révolutionnaire, qui a inspiré la république allemande de 1918.

La société allemande n'a pas évolué en bloc, depuis la guerre, mais nombre de personnes qui la composent, prises dans une psychologie de masse, ont traversé un cycle d'expériences qui n'est pas sans rappeler le parcours de Gorz. Après une fixation autoritaire, dans une vie décidée par d'autres, sous l'empire, la plupart des gens se sont adaptés à l'État républicain de l'après guerre, puis les jeunes générations se sont révoltées contre les structures autoritaires et

post-fascistes autour de 68, dans les universités, les entreprises, les familles et les médias. Partant de là, de nombreuses expériences ont mené à des influences écologiques, syndicales, pédagogiques, musicales, culturelles, intellectuelles, sapant les bases du discours autoritaire, limitant son champ d'action. En 1967, le couple de psychologues Mitscherlich avait présenté un livre marquant sur l'incapacité des personnes ayant connu le national-socialisme à en faire le deuil, à lâcher le passé et ses vieux schémas autoritaires²⁴. Aujourd'hui, *L'Allemagne doit mourir* est un tube. Quelque chose s'est déplacé dans la représentation, déjà, dans la perception du cinéma allemand aussi, à travers des films comme *La vie des autres* ou *Toni Erdmann*, qui mettent en question d'une manière sensible la chape de plomb bureaucratique autoritaire ou capitaliste autoritaire d'une vie quotidienne qui cherche son autonomie. *Le labyrinthe du silence* trouve le fil d'Ariane qui sort du refoulé d'Auschwitz. Ici, « l'Allemand n'est plus le Nazi, l'Allemand est celui qui met en scène les nazis²⁵. »

Plus précisément, ce sont parfois des Allemands d'origine turque qui le font, si ce n'est un Turc germanophone qui joue et déjoue Hitler, sous la forme d'une lecture publique, sous le titre *Un Turc lit Mein Kampf* (*Ein Türke liest Mein Kampf*). L'acteur, Serdar Somuncu, avait décidé d'agir après les pogroms contre des foyers d'asile qui ont suivi l'unification nationale, au début des années 1990, afin de démystifier l'aura du Führer. Pendant une décennie, il a lu des pages entières, commentées, de *Mein Kampf*, pour montrer qu'il s'agit d'un mauvais écrit, au style pauvre, médiocre et brouillon, empli de phrases de fanfaron, mal ficelés. Le comédien ne veut pas convaincre les gens de gauche convaincus, il veut se confronter à ceux qui peuvent être fascinés par le charisme du Nazi. La méthode marche, car plus d'une fois des néonazis venus à la lecture par curiosité se sont endormis face à la logorrhée de leur Führer. De surcroît, Somuncu imite l'accent autrichien, énergique et souvent hystérique d'Hitler, pour rendre l'écriture assez confuse du texte, que cet auteur a produit oralement pour le dicter à un assistant qui l'a retranscrit à la machine à écrire. Certaines phrases ne finissent jamais, d'autres sont de pures redites, d'autres encore de longues paraphrases de livres sur la guerre écrits par d'autres, Clausewitz par exemple. Dans ses commentaires, Somuncu montre le Nazi qui est en chacun de nous, nos propres pulsions autoritaires et faiblesses, ce qu'il appelle « L'Adolf en moi²⁶ ».

21. W. Streeck, *Der Korporatismus in Deutschland: zwischen Nationalstaat und europäischer Union*, Francfort, Campus, 1999.

22. W. Streeck, *Du temps acheté*, Paris, Gallimard, 2015.

23. Taux de chômage officiel en septembre 2016 à 5,9 %, sans compter les radiations, formations, emplois précaire et atypiques (source: Bundesagentur für Arbeit).

24. A. et M. Mitscherlich, *Le deuil impossible*, Paris, Payot, 2015.

25. Lucile Chartain, *Le cinéma allemand contemporain en France. La production de l'image d'un Autre*, thèse de doctorat, Paris 5, 2015.

26. S. Somuncu, *Der Adolf in mir*, Cologne, Wort Art, 2015.

EUX, NOUS, JE

Inspiré par les écrits d'André Gorz, je vais pointer d'où je parle ici. Né à Düsseldorf en Allemagne de l'Ouest, je vis à Paris depuis le 3 octobre 1992. Depuis une vingtaine d'années, j'ai écrit de nombreux discours, articles ou traductions pour faire avancer, avec d'autres, la connaissance mutuelle entre les gauches francophone et germanophone, je le formule de manière à éviter la polarisation nationale²⁷. L'expérience m'enseigne que ces indications, suggestions ou démonstrations n'ont laissé aucune trace dans les groupes militants ou organisations de différents types, à la manière d'une pluie fraîche qui tombe sur une plage de sable, mais ces interventions créent toujours des rencontres personnelles propices. Raison pour laquelle je tente ici une autre approche, qui consiste à faire surgir les enjeux français non dits dans les images de l'Allemagne qui circulent en France. Il s'agit de capter l'image déformée qui se reflète parfois dans le miroir de l'altérité. Gorz voyait en la France le lieu de l'humanité, j'y perçois le terreau de la révolution française, aujourd'hui. Le lieu de la révolution française n'est pas la nation républicaine qui prétend perpétuer une tradition mystifiée qui justifie l'état d'exception permanent, le lieu de la révolution française est l'utopie. Une utopie concrète imaginée par Ernst Bloch, composée de toutes les traces des expériences de libération ratées, qui ont réussi à vivre, qui peuvent resurgir à travers les vivants. Dès lors, l'enjeu n'est plus la perpétuation de la gauche institutionnelle, qui est déjà morte, mais bien celui du souvenir, de la transmission et de la création. Cette création à la fois concrète et utopique passe par la résistance, un concept oublié mais pourtant omniprésent. Les jeunes générations sont déjà prises dans ce mouvement, jamais elles ne se sont autant cultivées depuis 1968, leurs lectures en témoignent en nombre et en qualité, autour des revues, des universités ou au bout de la nuit debout. Les expériences de l'altérité sont nombreuses, à l'étranger, mais aussi dans les terroirs, à Sivens, Notre-Dame-des-Landes, Uzeste, partout. Il s'agit d'expériences que la génération soixante-huitarde a vécues selon un mode ludique, sans enjeu matériel immédiat, alors qu'elles deviennent aujourd'hui vitales. La gauche soixante-huitarde est sortie de l'ombre de l'après guerre, des figures tutélaires du Général de Gaulle et de Staline, alors qu'en Allemagne elle s'est soulevée contre la génération des pères nazis. Cette génération s'est redressée, mais n'a pas su engager la transmission,

27. A. Neumann (Dir.), *Les perspectives de la protestation. Un débat franco-allemand*, Paris, Syllepse, 1998 ;

A. Neumann (Dir.), Oskar Negt, *L'espace public oppositionnel*, Paris, Payot, 2007 ;

A. Neumann, *Après Habermas*, Bruxelles, Delga, 2015.

sauf exception, si bien que tout semble à refaire. Défaire l'autorité ne garantit pas une prise de parole autonome des hommes ou des femmes qui veulent s'inventer librement. Transmettre la création comme résistance n'est sans doute pas facile, cela demande d'épouser une qualité qui est louée par Kant, ce philosophe allemand de la révolution française : la rectitude. Se soulever. Chercher le soulèvement est une manière de retourner le poids mort du passé. Didi Huberman en livre sa compréhension : « La vie est à nous. Hériter, espérer, sortir de soi²⁸ ». Nombre de citoyens cherchent encore, désespérément, la rectitude dans des gestes d'autorité, alors qu'elle ne peut grandir qu'en nous-mêmes. Certains voudraient tant la trouver dans la contestation des puissances étrangères ou dans le mépris des personnages erratiques, beaux parleurs et brouillons qui les gouvernent, après les avoir élus. D'autres se montrent tentés par une révolte anti-autoritaire qui prend encore des formes autoritaires, ce sont des hommes et femmes qui se trompent de colère.

Mon père, né à la fin de la seconde guerre mondiale dans un lieu-dit bucolique du nom de Vogelbach (le ruisseau aux oiseaux) me raconta que deux ou trois vieux du village étaient rentrés contents d'eux, après avoir peint une énorme croix gammée sur la falaise d'une carrière de pierre de grès rose. L'aurore arrivé, ils sont sortis pour contempler leur œuvre, mais on pouvait alors y lire « Vive le front rouge » grâce à une intervention nocturne inopinée. Cela m'a attiré. Si vraiment la culture allemande était toujours dominatrice, alors il faudrait lui voler ses mots les plus beaux pour les incorporer dans un langage de la résistance que les dominants ne peuvent plus parler, à la manière du créole, à la manière d'une dialectique négative. Aujourd'hui, nous allons concevoir nous-mêmes l'avenir, afin d'accoucher d'un symbole magique, le 9. Faire du neuf. Cela naîtra du souvenir de la rupture inaugurée avec la révolution des conseils du 9 novembre 1918, du souvenir brûlant des pogroms antisémites de la nuit du 9 novembre 1938 et de la chute du mur de Berlin du 9 novembre 1989 qui mit fin au cauchemar bureaucratique, dans un élan de révolution inachevée. Le neuf est à-venir.

Alexander Neumann

28. *Le Monde*, supplément « Livres », 27 octobre 2016.